

perception de l'œuvre a évolué, c'est évident. La musique de Mozart est d'une telle profondeur qu'elle nous questionne différemment à chaque étape de notre existence.

Vous avez fait sensation au Teatro Real de Madrid, avec *Erwartung* de Schoenberg que vous reprendrez à l'automne, à la Fenice de Venise. S'agit-il d'un virage stratégique, sachant que les institutions musicales françaises sont toujours sous l'influence de Boulez ou doit-on en déduire que la Seconde École de Vienne et l'avant-garde postsérielle vous séduisent désormais ?

J'ai une tendresse pour la figure de Schoenberg. C'était un homme beaucoup plus libre et artiste que ceux qui ont fait de son legs une doctrine et une idéologie. L'expression de la vocalité, dans *Erwartung*, ne me satisfait pas totalement mais je trouve que la richesse de couleurs et l'habileté orchestrale amplifient puissamment le drame. Comment ne pas s'intéresser à un compositeur déterminé à créer une forme solide tout en s'interdisant le thématisme ? J'aime l'esprit d'entreprise et d'invention de Schoenberg : il essaie le dodécaphonisme puis il y renonce, s'inclinant devant une certaine évidence, ce qui le rapproche de Bartok plutôt que de ceux qui ont plongé dans le sérialisme intégral.

Quels sont les enjeux de l'opéra aujourd'hui et pourquoi ne dirigez-vous jamais à Bastille ou à Garnier ?

Diriger à Bastille ou à Garnier ? On ne me l'a jamais vraiment proposé (*rires*), peut-être parce que j'ai des convictions en matière d'opéra : pour moi, ce que l'on voit sur scène doit refléter la partition, entrer en résonance avec sa structure et son esthétique. Je n'aime pas que l'on plaque ses propres préoccupations sur une œuvre ou que l'on montre le contraire de ce que l'on entend. Nombre de spectateurs sont choqués, à